

## Swollen

Olivier Bourque

Number 137, May 2013

Le parfum

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69126ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourque, O. (2013). Swollen. *Moebius*, (137), 23–26.

# OLIVIER BOURQUE

## *Swollen*<sup>1</sup>

La disparition vient de s'éteindre. Le corps refermé, un cœur s'apprête à mourir dans la lumière automnale. Fossile avant les odeurs du dégel, et la chaleur qui reviendra dans les mains humides... Cette présence est étrange. Sur ma peau délicate bat de moins en moins la sensation de l'organe. Le silence, son charme en suspens, quelque chose de la pureté qui m'échappe...

À la fenêtre du salon, concentrée dans un coin, une frange lumineuse qui a su contourner tous les obstacles. Contre le mur, elle n'en finit plus de mêler ses multiples cordages ; poussières et particules, ce n'est ni malheureux, ni des séquences d'avant la mort, mais elles flottent contre l'indifférence, pour un rappel à l'ivresse qui est chaude, prompte à la beauté... Puis le tumulte du temps, précieux comme une source animant les moindres vibrations où s'inscrivent les départs. Ton corps libère la fraîcheur du deuil, l'émanation de choses vives, l'émail frêle et fragile que tu as reçu pour premier sujet de couleurs, naissances rondes du premier langage.

Dans mes yeux, ton bras, cette lueur de vitrail, enroulée dans la concentration qui s'égrène. Forces nouvelles et morts, j'ai aimé le dos de tes phalanges, la chaleur creuse que tu savais fermée dans ton poing, les fragments verts autour de tes pupilles, sereins, où ta lumière n'en finissait plus de retenir mes rondeurs vivantes. Maintenant, la vitre sur l'extérieur, là, le temps qui n'a plus de débordements à donner, où des papillons sont allés au Sud pour attacher d'autres fleurs, et dormir enveloppés comme les chenilles qui s'enroulent dans les marguerites, folles comme nos regards entre les m'aimes-tu, ne m'aimes-tu pas, fiévreuses métamorphoses pour faire vibrer la joie.

Dehors l'été. Je me souviens de l'herbe, du Sud qui flotte. La campagne revient sur les murs et si le papillon vole, il s'arrête aussi; un peu de temps pour ses ailes, délicate magie, poudre d'échos, ses couleurs frottées ensemble fabriquent un sourire, et c'est violet, poussières et particules qui forcent la sécheresse pour animer la foi... Au sol, ton corps devient mon mirage, l'expérience qu'on ne sait plus partager. Un mot ou un cri, il me reste ma pensée, le tracé à refaire d'une autre illusion, le sentier des odeurs qu'on garde dans tes cheveux...

L'été fut un camp de lucioles heureuses, la chaleur dans l'amour suivi par le vent. Nous étions simples comme des amants, deux corps de fleurs bouclés, parfums diffus telle l'abondance venue de si loin. Morts et lumières, insectes translucides, rayons ou cordages, s'éteindre ne reconnaît rien de l'été. C'est la saison oubliée. Moi, diligent silence devant toi, aurais-tu voulu me dire combien je fus dans la poignée de sable qui lentement s'évadait? Toi, d'accord dans la poussière où la saison perd jusqu'à ses sabliers, tu embrassais l'irisation du vivant, chaudes gorgées et bouches mordantes, le temps d'une louange pour le suc des arbres. Alors que nous n'attendions rien dans le parc, le vent faisait briller les miroirs maintenant tombés.

Ce papillon, calme, délicat, ivre dans l'attente, ivre de résilience, frappe ses ailes ensemble une fois encore, pour célébrer la petite alcôve lumineuse, la poudre fine, tous ces détails au mur, synthèse entre sa présence et la chaleur pauvre de novembre. Il me rappelle la sensation d'avoir été là, dans les séismes de l'air, avant d'apparaître ici, imaginaire diaphane de cette journée vécue; entre les pétales, sa vie maladroite avait trouvé un fil. Je ne m'attachais pas au parfum de la fleur qui abondait, ni à la douceur de cette plante où il eut le privilège d'explorer l'après-midi, lustre jaune, îlot de blancheur, ce court moment préparait la paix froide du gel, d'anciennes folies revenues à la boue.

Aujourd'hui s'inscrit le signe fort d'une fin, le bâton de métal de notre durée, témoin simple de la solitude, tout ensemble les poteaux, d'autres clôtures, mais l'espace reste intact autour d'elles puisque espérer, c'est le semblable proche de soi, où tu vivras sans les qualités de mon nom,

comme désormais ces passants inconnus qui s'étirent dans la parfaite ignorance de ces teintes violettes sur ce coin de mur.

Je regardais ton bras. Ce papillon pour l'été qui reviendra s'attardait. Je compris qu'à mon esprit, sereine, cette fantaisie venait de succéder à la dernière. Une autre impression maintenant filée au sort de l'expérience s'appelait le souvenir ; nos rêves et nos vies sillonnent des formes brèves, fragiles et renouvelées, où s'unissent les couleurs, les sons, doutes et beautés, où viennent tomber dans nos yeux, entre les parois de nos oreilles, tout le mystère étrange de la créativité, domaine de l'amour, ses effluves où nous achevons jalousement scellés.

Dans les mois à venir, j'avancerai avec l'impression de la saveur de ma mort. Ce sera une autre campagne, quelque chose du trèfle que l'on goûte, le mauve de la fleur, jamais toute la solitude ni l'invention qui s'efface comme un regard se ferme. Je m'attarderai sur cette pensée, la saveur de ma mort, cet instant contre le mur où des oiseaux copient leurs vols nécessaires. La fatigue n'a pas de nom pour leurs corps. Envol des vivants, temps et durée, l'astre de soi n'est que silence dans la chrysalide, notre stupéfaction de rondeur blanche, parfums des ombres dans l'éternité, comme la main potelée de l'enfance *intranquille*. Je te regarde, c'est l'image de moi, mais bien comme s'idéaliser dort avec tout ce qui a brûlé vif.

Au mur, la noirceur revient. Le rayon traversant les branches tranquillement retourne vers elles. Ce papillon (a-t-il des ailes bleues, est-ce un monarque) s'assure du monde de la création et ne laisse que l'heureuse sensation d'une image, de ce jour avec lequel je devrai continuer. Ossature fragile qui referme le coton, je ne devais plus être là. Je devenais l'écart dans la fumée de ton corps, ce moment où la pluie coïncide, lointain brouillard, maison grise du rêve qui doit dormir, l'été mort après la chaleur. La joie respirera dans la terre humide.

---

## Note

1. Bent, « Swollen », *Café Del Mar*, volume 7.



*La mariée de cèdre et de naphthaline*, Louise Viger